tur. Le texte est très corrompu. On interprète généralement ce passage, qui a donné lieu à beaucoup de discussions[1], en disant que pour Manilius le *nexum* comprend aussi la mancipation, tandis que pour Mucius il ne désigne que l'acte générateur d'obligation à l'exclusion de la mancipation. M. É. Popesco propose une tout autre interprétation en se fondant sur le double sens que comporte le mot *praeterquam* : Manilius n'aurait compris dans le *nexum* que la mancipation, tandis que Mucius y faisait entrer, *outre la mancipation*, l'acte générateur d'obligation. Mais je dois remarquer qu'il est difficile de donner à *praeterquam* le sens de *outre*, car le mot n'a ce sens que lorsqu'il est suivi de *etiam, quoque, tum uero* ou *quod*, et que la définition la plus compréhensive semble bien être celle de Manilius (qui commence par *omne quod*) et non pas celle que propose Mucius, comme le veut M. É. Popesco.

Quant à la prétendue force exécutoire du *nexum*, M. É. Popesco n'a pas de peine à démontrer — et c'est là peut-être un des meilleurs passages de ce livre, — que le texte de Tite-Live (6, 14, 5), sur lequel on se fondait pour soutenir, à la suite de Huschke, que le *nexum* est exécutoire par lui-même (cf. Girard, *Manuel*[4], p. 730, 1), se rapporte non pas à un *nexus*, mais à un *judicatus*. Et l'emprisonnement des débiteurs insolvables, qu'on appelle *nexi* en raison des chaînes qu'ils portaient et non à cause du contrat *nexum*, serait sans rapport avec le prétendu acte *per aes et libram* générateur d'obligation : ce sont des débiteurs *judicati et addicti*, comme le prouve le texte même de Tite-Live, qui, au livre VI, n'emploie pas le mot *nexus*, mais une expression plus complète : *addictus... uinctus* (voir par ex. VI, 27, 9).

Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur le *nexum*, on ne peut s'empêcher de reconnaître les qualités de méthode et de documentation scrupuleuse dont a fait preuve M. É. Popesco dans cet ouvrage, un des plus sérieux qu'on ait écrits sur le sujet, parce que l'auteur s'est toujours appliqué avec une louable ténacité à l'étude des textes, en essayant d'en tirer le maximum d'enseignements et en s'interdisant de construire en dehors d'eux des hypothèses, chose évidemment aisée, mais combien stérile.

M. G. Nicolau.

Latin médiéval et Humanisme.

Ferdinand Lot, *A quelle époque a-t-on cessé de parler latin?* Extrait du *Bulletin Du Cange* : Paris, 1931, 63 pages.

Il ne faudrait pas entendre d'une façon simpliste la question qui constitue le titre de cet important article, et M. Lot nous en avertit dès les

1. Cf. en dernier lieu les interprétations de MM. L. Michon, *Revue historique de droit*, 1929, p. 639, et Giffard, *Ibid.*, 1931, p. 419.

premières lignes. « A quel moment le divorce entre le latin parlé et le latin écrit est-il accompli définitivement? tel est le problème ». Ce problème est posé d'une manière analytique à la page 38 : « Il s'agit de savoir quand le latin grammatical, traditionnel, a cessé d'être, premièrement parlé, secondement compris : *a)* par la masse de la population romaine illettrée; *b)* par la classe moyenne, pauvre ou riche, mais sachant lire; *c)* par le monde des hauts fonctionnaires et de l'aristocratie; *d)* par le clergé. »

A une question aussi complexe il ne peut y avoir que des réponses multiples et relatives. On en trouvera le détail ramassé dans les pages de conclusion, p. 37 et suiv.

L'originalité de cette étude, ce n'est pas sans doute d'apporter des solutions définitives; l'état des documents ne le permet guère, et M. Lot s'en défend; ce n'est pas non plus peut-être de renouveler le problème philologique[1], encore que sur ce point l'auteur corrige mainte erreur et propose plus d'une solution de bon sens; ainsi quand il nous invite à appeler « langue d'usage, langue courante », ce que les Allemands appellent correctement « Umgangssprache » et nous inexactement, en risquant de faire passer dans l'idée le vice de l'expression, « langue vulgaire[2] »; ainsi encore quand il nous avertit de mettre sur le compte du temps ce qu'on est trop pressé d'attribuer à une dégradation populaire : « le latin des contemporains de Septime-Sévère n'est pas nécessairement plus vulgaire que la langue de Racine n'est vulgaire par rapport à celle de la chanson de Roland, sous prétexte qu'elle a laissé tomber la déclinaison à deux cas » (p. 6).

Mais ce qu'il y a de plus précieux dans l'article de M. Lot, c'est le secours apporté par l'historien au philologue. C'est en historien qu'il aborde le problème de la dialectalisation, en prenant le contre-pied de la thèse exposée récemment par M. H. F. Muller (cf. cette *Revue*, t. VIII, p. 384); c'est en historien qu'il suit à travers le monde romain les vicissitudes de la langue commune : avances, reculs, stagnations, et dans un même domaine passage d'une classe sociale à une autre. Qui voudra reprendre la question éternellement controversée des origines romanes devra prendre garde que rien dans ses hypothèses ne vienne se heurter à des faits désormais établis avec rigueur par un historien.

J. MAROUZEAU.

1. Aux philologues quelques formules risquent de paraître suspectes à force de brièveté : p. 19 l'explication de *dominus* > *domnus* parait se référer à une influence de l'accent, qui n'est pas nécessairement en cause; p. 20 on pourrait croire que le cas de l'*s* finale est assimilé au cas de l'*m* finale.

2. Cf. les observations que j'ai présentées à ce sujet à propos du livre de M. J. B. Hofmann dans cette *Revue*, t. IV, p. 137.

F. Peeters, *La littérature latine du moyen âge* : Extrait du *Bulletin des Alumni*, avril 1931, 23 pages.

Encore une initiation aux études médiévales. Elle est la bienvenue, même après celle, plus détaillée, de M. P. Rumpf (cf. cette *Revue*, t. IV, p. 141), parce qu'il est bon de mettre en valeur, aux yeux d'un large public, l'idée esssentielle qui ressort de tous les travaux récents sur ce domaine, à savoir que la littérature latine médiévale est à la base des littératures dites vulgaires, que s'adonner à l'étude des genres latins médiévaux c'est préparer une sorte d'histoire littéraire comparée européenne, que par sa littérature latine le moyen âge reprend la place à laquelle il a droit entre l'antiquité, dont il reflète la tradition, et l'esprit moderne, dont il prépare la renaissance. Cette intéressante conférence de vulgarisation est suivie d'une bibliographie sommaire, propre à mettre à jour celle de M. Rumpf.

J. Marouzeau.

W. H. Shewring, *The passion of SS. Perpetua and Felicity. A new edition and translation of the latin text, together with the Sermons of S. Augustine upon these saints, now first translated into english* : London, Sheed and Ward, 1931, xxx + 59 pages.

Le contenu de ce petit livre est suffisamment indiqué par son titre. Il y a, en outre, une longue introduction où sont exposées l'histoire des martyres, les conjectures sur le texte et l'auteur du récit de la *Passio*, enfin des observations sur les manuscrits et les éditions du récit. Je n'ai pas besoin de rappeler l'importance que présente ce court rapport, rédigé par un contemporain, vraisemblablement Tertullien, sur ce martyre, un des mieux connus et des plus célèbres. Il contient de précieux renseignements sur des questions importantes de la doctrine catholique (par ex. sur le purgatoire). Aussi l'authenticité du récit a-t-elle été l'objet de vives discussions, et l'on ne peut suffisamment féliciter l'auteur du soin qu'il a mis à étudier toutes ces questions et à la préparation de l'édition. Pour cela l'auteur a mis en œuvre tous les moyens dont dispose la science actuelle, inclusivement l'étude du rythme prosaïque de l'ouvrage. Il a déjà fait connaître les principaux résultats obtenus dans deux articles parus dans le *Journal of theological Studies* et dans la *Revue bénédictine* (1931, janvier, fasc. I, p. 15-23), qui montrent surtout de quelle importance peut être une étude sur le rythme quand elle est méthodiquement conçue. L'auteur prouve que c'est bien le texte latin (et non le texte grec) qui est l'original, et qu'il est dû à trois auteurs différents. Il y a, en effet, une introduction qui est suivie de deux récits, l'un de sainte Perpétue, l'autre de Saturus, et enfin une courte conclusion. Le rédacteur, probablement Tertullien, a sans doute respecté la forme des ré-

cits, puisqu'il y a des différences de rythme entre ceux-ci et l'introduction.

Les recherches ont été menées avec toute la prudence désirable. Ainsi, c'est avec raison que l'auteur se refuse d'invoquer comme argument pour attribuer à Tertullien la rédaction de l'introduction le fait que celle-ci présente des ressemblances rythmiques avec les écrits authentiques de l'impétueux Africain : l'introduction est trop courte pour étayer sur elle une statistique. Non moins juste l'observation concernant la fréquence normale très élevée du *cursus* accentuel[1], et on n'en finirait pas s'il fallait relever tous les progrès réels que présente cette édition sur les publications antérieures. Volontairement sobre en notes critiques, l'auteur n'a pas négligé de donner dans son introduction tous les renseignements souhaitables. Les traductions, très correctes, prouvent une fois de plus avec quel soin minutieux a été préparé cet ouvrage.

M. G. Nicolau.

Jacobi Matthię Arhusiensis (Jacob Madsen Aarhus), *De literis libri duo*, édition et commentaire par Christen Moller, Peter Skautrup, Franz Blatt : Aarhus, Trykt i Stiftsbogtrykkeriet; t. I (Acta Jutlandica, II, 3), 1930, 228 + xxix pages; t. II (Acta Jutlandica, III, 1), 1931, 249 pages.

Le premier volume de cet ouvrage contient la reproduction photographique de l'édition, imprimée en 1586, d'un traité de phonétique générale, — je ne trouve pas d'autre mot pour caractériser cet ouvrage, — dû à la plume de Jacob Madsen d'Aarhus. L'écrivain danois avait fortement subi l'influence de Ramus. Il distingue donc orthographiquement *j* et *i*, *v* et *u*, et il écrit avec deux *j* les mots où ce son est géminé (*j* intervocalique). Il essaye de faire une classification des sons, et distingue, comme Ramus, les voyelles ouvertes et les voyelles fermées. Enfin on trouve un effort assez intéressant concernant l'étude du mécanisme de la phonation. Sur la filiation des langues et la grammaire comparée, on retrouve les idées courantes de l'époque : l'hébreu, langue mère du grec, etc. A la fin du volume il y a, en allemand, une biographie de l'auteur. Dans le second volume, on trouve deux études, en allemand, sur le texte et les sources de Jacob Madsen (par F. Blatt) et sur la phonétique de l'époque (par Chr. Moller), enfin une traduction danoise (par F. Blatt) du traité de Madsen.

M. G. Nicolau.

1. C'est en se fondant sur ce fait, sur lequel j'ai longuement insisté (*Origine du « cursus »*, p. 126-128), que M. Shewring écarte dans son récent article l'hypothèse qu'il avait émise antérieurement, d'après laquelle les récits auraient été écrits en *cursus* mixte.